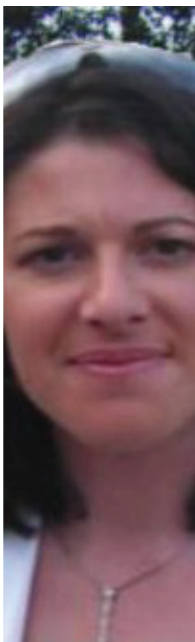


Interactions verbales et déficience visuelle : le rôle de la vision dans la communication



Anna R. Galiano¹ et Nicolas Baltenneck²

1. Université catholique de Lyon, <<http://perso.orange.fr/annarita.galiano/>>

2. Université Louis Lumière, Lyon II

Pendant longtemps la philosophie et la psychologie ont assigné à la vision un rôle prédominant pour expliquer les phénomènes de communication. La vision semble occuper une place centrale dans la communication, car elle se présente comme le médium véhiculant les informations de nature extra linguistiques. Si tel est le cas, l'absence de vision devrait provoquer des répercussions importantes dans les interactions sociales. Qu'en est-il vraiment ? La vision joue-t-elle à juste titre le rôle que l'histoire de la psychologie a mis en avant ? Certes la vision apporte des éléments d'information importants pour la communication interpersonnelle, mais elle n'est pas indispensable pour conduire une conversation adéquate avec son partenaire.



Anna R. GALIANO est docteur en Psychologie, Maître de conférences Université Catholique de Lyon. Elle fait partie du Laboratoire Santé, Individu, Société (EA-4129) dans l'Équipe Perception, Cognition et Handicap de Université Lumière Lyon 2. Elle s'occupe de thématiques de recherche qui portent sur langage et sur la communication. Ces thématiques sont développées autour de pathologies psychiatriques et de certains handicaps sensoriels. Nicolas BALTENNECK est psychologue, doctorant en Psychologie allocataire de la Région Rhône-Alpes, Université Lumière Lyon 2

Pour citer cet article :

Galiano A. R. et Baltenneck N. (2007). Interactions verbales et déficience visuelle : le rôle de la vision dans la communication. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°1, pp. 47-54. Disponible à l'adresse suivante : <<http://RePS.psychologie-sociale.org>>.



Le contenu de la *Revue électronique de Psychologie Sociale* est sous contrat Creative Commons.

Introduction

De par le passé, la vision a occupé une place importante dans les théories explicatives de la construction des connaissances et dans la gestion des interactions sociales. Le système visuel a été considéré comme le système principal pour repérer les indices non verbaux nécessaires à la communication. Par conséquent, la personne aveugle qui, par définition, est privée d'informations visuelles, a été considérée soit comme marginale soit comme douée de pouvoirs magiques.

Aujourd'hui on considère que, même si la vision joue un rôle dans les interactions de type face à face, elle n'est pas nécessaire pour qu'il y ait une communication efficace. Autrement dit, les interactions avec un partenaire aveugle ne compromettent pas la qualité de l'échange. Cela parce que le langage, ainsi que d'autres systèmes de recueil d'informations extra visuelles, permet de surmonter les problèmes liés à l'absence de la vision. En effet, si une difficulté existe, elle concerne plus la personne voyante qui est initialement déstabilisée par le comportement non conventionnel de la personne aveugle. L'absence du regard, par exemple, ou une posture surprenante, demande à la personne voyante de se concentrer plus sur l'information linguistique, que sur celle non verbale. Dans ce sens, la difficulté majeure est identifiable dans la relation mère-bébé car le bébé présente à la naissance un comportement de type autistique (absence du sourire social, du regard, du langage). Ce comportement « statique » met la mère et son entourage dans une position d'impuissance. Seule, l'arrivée du langage va permettre de dépasser cette difficulté en instaurant une relation de communication réciproque basée essentiellement sur des informations linguistiques et para linguistiques (ton de la voix, silence, etc.). À l'âge adulte, peu de différences sont observées pour le comportement verbal et non verbal de la personne aveugle.

Le rôle de la vision dans la communication face à face

La communication interpersonnelle ne se joue pas seulement sur le plan linguistique du contenu (ce qui est dit) mais aussi sur un plan extra-linguistique (comment c'est dit). Le contexte (visuel), la gestuelle, la mimique, le regard, la posture et toute information non verbale influencent le déroulement de la communication, sa qualité et son efficacité. Le terme communication qui signifie littéralement « mettre en commun », renvoie au concept de partage de ce qui est de l'ordre du verbal (un message verbal) et de ce qui est de l'ordre du visuel (le message non verbal).

L'école de Palo Alto avait déjà souligné qu'il est impossible de ne pas communiquer, car même le silence, qui est un comportement relevant de la communication non verbale, est un comportement de communication. Watzlawick et ses collaborateurs (1972) parlent de deux types de communication, la communication analogique et la communication digitale. La communication digitale concerne essentiellement le verbal et porte sur le contenu ; et la communication analogique s'exprime sur un plan non verbal incluant le ton de la voix, le rythme des mots à côté des gestes, les mimiques et le regard, cette communication porte surtout sur la relation qui s'établit entre les interlocuteurs. Des études ont montré que ces deux niveaux peuvent produire des situations de communication paradoxale. En effet, une signification au niveau verbal peut se contredire au niveau non verbal. Par exemple, un individu dit ne pas avoir froid alors qu'il présente des signes de tremblement, des ongles violacés et qu'il est recroquevillé sur lui-même. Les signes non verbaux laissent penser que cet individu a bien froid, mais son comportement verbal le nie.

La communication non verbale peut soit compléter la production langagière, soit se substituer à elle. Ainsi, on peut distinguer d'une part des gestes qui accompagnent ce qui est dit verbalement : par exemple l'énoncé « celui-ci » complété par un geste de désignation, ayant un rôle de renforçateur de ce qui est dit. On peut distinguer d'autre part des gestes qui remplacent un énoncé comme le geste de pointage, de description, etc., qui eux ont un rôle palliatif.

De manière plus spécifique, les informations visuelles dans la communication face à face ont plusieurs buts. Elles répondent au niveau de l'interaction à des besoins comme a) établir le contact avec autrui, b) coordonner les tours de parole ; c) contrôler l'attention et la compréhension de l'auditeur. Ces buts peuvent être atteints grâce à l'orientation corporelle, les gestes et le regard. Ce dernier occupe une place particulière dans les interactions humaines. Kendon et ses collaborateurs (1981) soulignent notamment que le regard remplit trois fonctions : une fonction d'expression, une fonction de régulation et une fonction de contrôle. La *fonction d'expression* est accomplie par le fait que le regard transmet à autrui nos émotions, nos attitudes ; la *fonction de régulation* concerne l'ouverture, la synchronisation et la fermeture d'un échange verbal, d'une interaction verbale ; enfin la *fonction de contrôle* du regard permet de recueillir des informations analogiques, non verbales, propres à son interlocuteur afin d'adapter son comportement (verbal ou non verbal) aux caractéristiques de l'interlocuteur. Dans ce sens, la perception des réactions de l'autre constitue un élément important pour la poursuite de l'interaction.



Wasserspiegel par froodmat (2005)

Le locuteur a besoin du regard de l'interlocuteur, et met en œuvre des techniques subtiles pour le provoquer. Le regard est utilisé aussi pour marquer l'engagement et le désengagement et ainsi permettre la suspension ou la reprise de la conversation. Enfin, il joue un rôle dans la désignation de celui qui va prendre la parole quand l'interaction se fait entre plusieurs personnes. Le regard assume une connotation différente selon l'âge, le sexe, le statut social et les origines de la personne qui parle, mais aussi de la personne qui écoute. Il est vrai que notre comportement n'est pas le même si nous avons à parler à quelqu'un que nous connaissons et avec lequel nous avons des sentiments de sympathie que si nous parlons à quelqu'un qui est pour nous un inconnu.

Dans cette perspective, le sociologue Erving Goffman (1974) affirme que lorsque nous sommes sous le regard de quelqu'un, c'est-à-dire dès que nous sommes en coprésence avec un autre interactant, notre comportement prend une signification qui va être décodée par l'autre. En effet, dans nos comportements nous transmettons toujours une image de nous-même. Goffman (1974) insiste sur ce qu'il appelle *l'idiome rituel*, c'est-à-dire un vocabulaire du comportement, des gestes, des intonations, du débit, des mimiques, qui transmet une information limitée, une impression du moi.

À côté de l'importance de prendre en compte les informations liées à l'interlocuteur (gestes, mimiques, regard) d'autres informations extra linguistiques ont un rôle important dans l'intercompréhension. Il s'agit des informations provenant du contexte dans lequel le discours s'insère. Voyons un exemple d'énoncé où seulement des informations contextuelles peuvent lever l'ambiguïté : « La petite brise la glace ». Cet énoncé extrapolé de son contexte peut être interprété de deux manières : a) la petite (fille) brise la glace, b) la petite brise (le froid) la glace (elle). Nous pouvons voir ainsi le rôle non trivial du contexte dans l'interprétation de ce type d'énoncé, possédant un caractère ambigu. Le contexte est caractérisé par l'ensemble des informations extra linguistiques qui sont très souvent liées au champ perceptif-sensoriel.

Toutes ces informations, ou presque, passent par le canal visuel au point que la psychologie pendant longtemps a assigné à la perception visuelle un rôle central. Mais qu'en est-il de l'interaction si la vue vient à manquer ? Comment la personne aveugle, qui par définition n'a pas accès aux informations visuelles, se comporte-t-elle dans les interactions avec autrui ?

La communication en situation de non visibilité réciproque

Outre les interactions face à face, caractérisées par la possibilité de partager des indices de type visuel (gestes, mimiques, regards), il existe d'autres types d'interactions dans lesquelles deux ou plusieurs personnes communiquent sans se voir. Il s'agit essentiellement des conversations téléphoniques ou des systèmes plus modernes de communication par ordinateur. Dans ce type de situation, les informations visuelles sont indisponibles aux interlocuteurs. Cependant, d'autres types d'informations non verbales, comme le silence, le ton de la voix, le rythme, etc., sont disponibles. Est-ce que le fait de ne pas se voir et de ne pas partager le même contexte physique influence la qualité de l'interaction ?

Pour les conversations téléphoniques, nous avons quelques indications à partir des observations d'expériences en laboratoire. Ces expériences montrent que le style conversationnel est différent d'une situation face à face. Par exemple, il a été observé que les interruptions de parole sont moins nombreuses, alors que les pauses sonores comme « euh » sont plus nombreuses.

Une étude sur la durée des conversations téléphoniques entre hommes et femmes montre un effet original du facteur sexe : selon la personne appelée, le sexe influence la durée des échanges téléphoniques. En effet, il a été observé que pendant une conversation téléphonique (analysée comme comparable à une visite), les règles de politesse, la distribution des rôles appelant-appelé et les statuts de sexe des interlocuteurs influencent le déroulement de l'interaction à travers l'ajustement par appelant de son style d'interaction au sexe de l'appelé.

Dans une autre étude où les interlocuteurs sont présents dans le même contexte physique, mais séparés par un paravent ou par un écran opaque (condition de non visibilité réciproque), les résultats ne montrent pas de

différences significatives par rapport à un groupe avec visibilité réciproque. L'impact de la dimension visuelle ne semble pas produire des effets négatifs sur la structure lexicale, syntaxique et sur la mimogestuel de l'échange de parole entre deux partenaires. Cependant, il a été observé qu'en absence de visibilité réciproque les pauses sonores ou d'hésitation sont plus nombreuses, alors que les chevauchements de parole sont moins nombreux.

Le rôle du langage chez la personne aveugle

Dans l'histoire de la philosophie et de la psychologie, l'importance donnée à la vision n'est pas la même selon l'épistémologie soutenue par les auteurs. D'un côté, nous trouvons ceux qui soutiennent que, sans la vision, le langage (en tant que moyen de communication) ne peut être que déficitaire, inapproprié et imparfait. Cette thèse qui a été soutenue en philosophie pendant trois siècles, considère que la connaissance dérive principalement de l'expérience (voire de la vision). Par exemple, Bertrand Russell (1912 trad. 1965), soulignait qu'il existe un type de connaissance qu'il n'est pas possible de coder par le langage. Cette connaissance sensorielle, dite « directe », est considérée comme à la base de l'apparence des objets. Ainsi, la personne aveugle, privée de cette composante importante de l'expérience (la perception visuelle), connaît le monde de manière différente par rapport aux personnes voyantes. Par conséquent, le système conceptuel des aveugles est considéré comme déficitaire. De même Diderot, en 1749 (trad. 1951), affirme qu'un aveugle-né apprend à parler plus difficilement qu'un autre, car le nombre d'objets non sensibles est beaucoup plus grand pour lui et que le toucher constitue donc la voie royale de connaissance. Sur cette conception de suprématie de la vision est né le concept de *verbalisme*, terme utilisé pour désigner des mots ou des expressions employés par les aveugles sans un correspondant sensoriel. Les aveugles emprunteraient des mots aux voyants pour désigner des objets dont, par leur cécité, ils n'ont pas pu faire l'expérience directe. Un exemple de verbalisme est un enfant qui

« dans l'histoire de la philosophie et de la psychologie, l'importance donnée à la vision n'est pas la même selon l'épistémologie soutenue par les auteurs »

dit vouloir « colorier », alors que la couleur est un élément à forte connotation visuelle. Plus tard, le verbalisme a été différencié en verbalisme visuel, qui indique des mots provenant d'une expérience visuelle, et en verbalisme global, qui englobe tous les mots qui ne sont pas associés à une expérience sensorielle. Aujourd'hui, plusieurs études ont fortement mis en discussion l'existence ou l'explication donnée à cette particularité supposée du langage des aveugles.

À cette thèse, s'oppose une deuxième soutenue, entre autres, par le philosophe Bryan Magee (1995) dans un dialogue épistolaire avec Martin Milligan (philosophe aveugle). Cette thèse s'oppose à la première, plus ancienne, car elle considère non pas la vision, mais le langage comme un instrument de médiation pour la construction de la connaissance. Il s'agit d'une « connaissance par description » construite à travers le langage. Le langage est considéré comme ayant un rôle de compensation dans la construction du système conceptuel des aveugles. Dans ce sens, leur système conceptuel ne se différencie pas de celui des personnes voyantes et la communication entre personne aveugle et personne voyante demeure possible et adéquate. En effet, les informations

visuelles ne semblent pas avoir un rôle primordial pour l'individu, car, grâce aux systèmes de compensation, il peut avoir accès à d'autres informations, non visuelles, comme les informations auditives, tactiles, kinesthésiques, etc.

Les interactions verbales entre l'enfant aveugle et sa mère

Les études sur les interactions avec la mère et son entourage montrent que la cécité perturbe sensiblement les interactions sociales du bébé. Cela est dû au fait que dès la naissance, le bébé aveugle est isolé des personnes qui l'entourent, les échanges par le regard étant impossibles. La cécité modifie les codes sur lesquels se fondent les échanges non verbaux entre la mère et le bébé. Par exemple, le bébé ne tourne pas la tête vers sa mère quand elle lui parle et l'expressivité du visage est absente. Les parents, souvent mal informés des problèmes liés à la cécité, peuvent agir avec maladresse. Notamment, la mère, occupant une place privilégiée avec l'enfant, trouve difficile de comprendre son bébé aveugle, d'interpréter ses besoins et plus tard son langage. La plupart du temps, l'enfant aveugle est ainsi contraint de s'initier lui-même pour comprendre le monde extérieur et pour interagir avec. Pour cela, il utilise avant tout le toucher et l'audition. Or l'écoute nécessite une certaine concentration et surtout une certaine immobilité, attitude qui a pour conséquence de déstabiliser les personnes qui constituent son entourage.



Feeling things par Hé'louïse (2006)

Dans les interactions sociales du bébé avec son entourage, les échanges verbaux et non verbaux sont altérés. Cela semble dû à l'impossibilité d'établir un contact par le regard. Pour cette raison, on observe chez l'enfant, par exemple, une particularité du sourire qui n'est déclenché que par la stimulation de son corps : et même quand le sourire est présent, celui-ci est souvent silencieux et peu expressif. Parfois les capacités d'éprouver et d'exprimer des affects, aussi bien que de former des relations affectives, sont fortement associées à une expérience visuelle. Les effets mêmes des périodes prolongées de la privation sensorielle dans d'autres modalités semblent être réversibles si le système visuel est intact.

Les interactions verbales avec un adulte aveugle

On relève chez la personne aveugle des comportements qui peuvent déstabiliser la personne qui l'observe, qui converse avec elle. Il s'agit d'attitudes qui visent essentiellement à une écoute attentive. Par exemple, il n'est pas rare que la personne aveugle oriente son oreille vers son interlocuteur, qu'elle relève la tête ou qu'elle produise des manifestations corporelles comme si elle était

suspendue à la parole de l'autre. Sur le plan verbal, il arrive qu'elle devance la parole de l'autre. Ces comportements compromettent-ils la qualité de l'interaction sociale ?

Pour répondre à cette question, et plus spécifiquement à la question du rôle des indices visuels dans les interactions avec un adulte aveugle certains chercheurs se sont intéressés au rôle de la vision dans la communication. Les situations d'interaction face à face (entre sujets voyants) sont celles où ces indices sont les plus nombreux. Au niveau de la communication, les personnes aveugles ne se comportent pas différemment des personnes voyantes. Des difficultés existent plutôt dans situations où est nécessaire une prise de contact active avec l'environnement, dans le déplacement, l'orientation, etc. Mais nous savons aussi que la personne aveugle développe souvent des procédures adaptatives qui permettent de dépasser ces difficultés.

Enfin, la personne aveugle peut rencontrer des difficultés dans la conversation avec une personne voyante lorsque celle-ci produit un discours « visuel ». Par exemple des expressions « venez ici », « passez par là », « faites attention à ça » qui ont pour conséquence de rendre l'interprétation difficile et la relation tendue. La rencontre entre personne aveugle et personne voyante se fait par des compromis linguistiques, par le toucher, par une kinésie appropriée, par un comportement non verbal cohérent de la part du voyant.

Conclusion

Le rôle assigné à la vision change selon les approches, selon les épistémologies et selon les populations étudiées. En règle générale, il est admis que la communication analogique, celle qui dérive du canal visuel, apporte des éléments d'informations qui vont enrichir l'interaction de type face à face. En effet, elle permet de s'assurer de la disponibilité attentionnelle de son interlocuteur, de décoder des signes implicites qui ne sont pas manifestes verbalement, et d'assurer l'intercompréhension grâce à la coordination gestemot, etc. Elle permet aussi à des personnes qui ne partagent pas la même langue de se comprendre, ou de connaître quelqu'un sans engager une communication digitale. Tout est communication, du silence au clignement de l'œil. Tout cela amène à considérer la vision comme le système perceptif central parmi tous les autres. Dans cette logique, si le système visuel est atteint, l'individu devrait être incapable d'agir dans et sur le monde (objets et individus). Or, les recherches conduites autour de la déficience visuelle ne montrent pas de difficultés importantes dans les interactions avec une personne aveugle. Ainsi, la cécité ou la malvoyance ne produit pas d'interférence significative dans le système de communication. Il s'agit plutôt de spécificité comportementale de la personne aveugle dans les interactions que de véritable handicap.

La relation de communication entre personne aveugle et personne voyante est davantage déstabilisante pour le voyant que pour l'aveugle. En effet, la première réaction lorsque nous sommes amenés à converser avec une personne aveugle est celle de prêter attention à son comportement non verbal. Le non repérage de gestes, mimiques conventionnellement produites par les personnes bénéficiant de la vision demande, de la part de la personne voyante, un effort attentionnel supérieur par rapport à une conversation avec une autre personne voyante.

La vision n'est donc pas indispensable pour qu'il y ait une communication adéquate et de qualité, car l'information qui compte pour l'intercompréhension passe par le langage verbal.

Pour aller plus loin

Brossard, A. (1992). *Psychologie du regard*. Paris : Delachaux & Niestlé.

Cosnier J., & Brossard A., (1984). *La communication non verbale*. Paris : Delachaux & Niestlé.

Rutter, D.R. (1984). *Looking and seeing: The Role of Visual communication in social interaction*. Chichester : Wiley

Lexique

École de Palo Alto : cette expression dérive du nom d'une petite ville californienne où ont été menées des études originales sur la communication interpersonnelle, qui ont données naissance au mouvement de la « psychologie systémique ». Deux auteurs ont notamment contribué à naissance de ce courant de recherche : Gregory Bateson (1904-1980) et Paul Watzlawick (1921-2007).

Epistémologie : étude des sciences, de ses méthodologies et de ses principes.

Interactant : terme qui dérive de « interaction » pour indiquer celui qui interagit.

Kinesthésie : concerne l'ensemble des sensations liées à la tension des muscles, leur relâchement, le mouvement des articulations, les positions des différentes parties du corps, la direction, etc.

Références

Diderot, D. (1951). *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Paris : Gallimard.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit, trad. d'A. Kihm.

Kendon, A., (1981) (Ed.). *Nonverbal Communication, Interaction and Gesture: Selections from Semiotica*. Vol.41, Approaches to Semiotics. The Hague : Mouton and Co.

Magee, B. & Milligan, M. (1995). *On Blindness: Letters Between Bryan Magee and Martin Milligan*. Oxford : Oxford Univ. Pr.

Rusell, B. (1965). *Problèmes de Philosophies*. Paris : Payot (trad. du 1912).

Watzlawick, P., Beavin, J., & Jackson, D. (1972). *Une logique de la communication*. Paris : Seuil.



Le contenu de la *Revue électronique de Psychologie Sociale* est sous contrat Creative Commons.

<http://RePS.psychologie-sociale.org>

Représentations sociales : théorie du noyau central et méthodes d'étude



Grégory Lo Monaco¹ et Florent Lheureux²

1. Université de Provence, <<http://membres.lycos.fr/gregorylomonaco/>>

2. Université de Provence

Si selon vous le psychologue est une personne qui utilise un divan et qui écoute des personnes parler toute la journée, les quelques pages qui vont suivre devraient vous permettre de réaliser que les images qui circulent dans notre société sont fondées sur des connaissances qui sont tout sauf objectives et scientifiques. En effet, on dira que votre représentation sociale du psychologue est organisée autour d'un thème central qui renvoie à la référence freudienne. On va le voir, ces représentations sociales sont organisées, structurées et leur saisie suppose l'utilisation de méthodes spécifiques.

Grégory Lo Monaco est Allocataire-Moniteur au laboratoire de psychologie sociale d'Aix-en-Provence. Ses travaux s'inscrivent dans la théorie des représentations sociales. Il s'intéresse dans le cadre de sa thèse de doctorat aux représentations sociales du vin et ses intérêts se portent notamment sur des questions théoriques et méthodologiques *relatives à ce champ de recherche*. Il s'intéresse également à la question des relations entretenues entre les représentations sociales et d'autres modalités de la pensée sociale comme l'idéologie ou les *nexus* (Rouquette, 1994) ou encore à la problématique du masquage et des conditions favorisant l'expression des aspects contre-normatifs de certaines représentations. Florent Lheureux est actuellement Doctorant – Allocataire de recherche au sein du laboratoire de psychologie sociale de l'Université de Provence à Aix-en-Provence. Son travail de thèse, ayant pour arrière-plan la théorie des représentations sociales, concerne la conduite automobile et les nouvelles technologies. Ses autres intérêts de recherche concernent la genèse des représentations sociales, leurs structure et affectivité, ainsi que le développement de méthodes permettant leur étude.

Pour citer cet article :

Lo Monaco G. et Lheureux F. (2007). Représentations sociales : théorie du noyau central et méthodes d'étude. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°1, pp. 55-64. Disponible à l'adresse suivante : <<http://RePS.psychologie-sociale.org>>.



Le contenu de la *Revue électronique de Psychologie Sociale* est sous contrat Creative Commons.

Les représentations sociales : quelques éléments théoriques

Qu'est-ce qu'une représentation sociale ?

Formulée par Moscovici (*cf.* Moscovici, 1976 [1961]), la théorie des représentations sociales constitue un cadre de référence riche pour de nombreux chercheurs en sciences sociales. Suite à cette formulation initiale, diverses contributions ont permis de préciser la connaissance de ces représentations. Après avoir rappelé ce que l'on entend par « représentations sociales », on se focalisera plus particulièrement sur l'approche structurale de celles-ci.

Avant tout, une représentation sociale se réfère à « quelque chose », désigné sous le terme générique « d'objet ». Ainsi, la « psychanalyse », la « maladie mentale », la « chasse et la nature », « l'intelligence », le « travail », « l'entreprise », la « santé et la maladie » ont été considérés, parmi d'autres, comme des objets de représentation sociale. Ensuite, une représentation sociale est appréhendée comme « un ensemble d'informations, de croyances, d'opinions et d'attitudes à propos d'un objet donné » (Abric, 1994, p. 19). Elle est donc une structure cognitive (mentale) agrégeant divers constituants, stockée en mémoire et associée à un « objet ». Par exemple, se représenter un objet comme la psychanalyse implique d'avoir, entre autres, en mémoire des connaissances relatives au contexte dans lequel se déroule cette pratique (cabinet, divan), au thérapeute lui-même (image de S. Freud par exemple), ou encore à quelques notions comme l'inconscient, l'angoisse, etc. Cependant, loin d'être exclusivement cognitive, la représentation est également « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la constitution d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989, p. 36).



Autrement dit, plusieurs individus créent puis adoptent la même représentation d'un objet et s'y réfèrent dans une finalité tant symbolique, c'est-à-dire interpréter et anticiper les événements du monde extérieur, (comme par exemple savoir ce à quoi correspond le Sida en fonction d'idées, d'opinions, de fragments d'information perçus lors de discussion, à la télévision, dans la presse), que dans une finalité opératoire (adopter un ensemble de pratiques visant la « maîtrise » quotidienne de ce monde), comme par exemple, posséder des connaissances qui nous permettent de nous prémunir de l'exposition aux risques de contamination. C'est donc une structure *sociocognitive*, reflétant bien plus la place similaire qu'occupent plusieurs individus dans la société, que leurs personnalités ou expériences propres. En tant que structure sociocognitive, il ne faut surtout pas oublier que les représentations sociales sont des modalités de la pensée sociale que l'on oppose de façon traditionnelle à la pensée logico-scientifique caractérisée par des raisonnements de type hypothético-déductif

(cf. Guimelli, 1999). Dans cette perspective, toute connaissance traversant le filtre du sens commun et qui devient un des constituant d'une représentation sociale ne saurait être tenue comme objective et bien au contraire ! En effet, concernant la représentation sociale du Sida, on se souvient des raccourcis commodes créés par la pensée publique à propos de cette maladie dès son apparition. Afin de la saisir et de la maîtriser, cela en tentant toujours de rendre l'étrange plus familier, l'inconnu connu, diverses informations ont circulé dans l'espace public, ce qui a eu entre autres comme conséquence de générer une confusion entre contamination et contagion. Cette déformation a entraîné nombre d'actes d'évitement et de discrimination à l'égard des personnes contaminées. On notera également, que cette maladie a été dotée dans l'espace social d'un stéréotype physique particulier (maigreur, teint pâle). Ici encore, on anticipe très bien toutes les dérives possibles en matière de jugement trop hâtif. Enfin, il convient de se rappeler de la focalisation exercée sur les personnes homosexuelles. Cela permettait d'entretenir la croyance selon laquelle les hétérosexuels étaient préservés de tout risque. En effet, les croyances pouvaient tenir en ces quelques mots : puisque les homosexuels s'adonnaient à des pratiques sexuelles qui allaient contre-nature, ils auraient fait l'objet d'une punition divine, dont les hétérosexuels auraient été épargnés. Cette reconstruction sociale du sens attribué à cette maladie ayant été la cause de nombre de contaminations.

On retiendra ainsi avec Doise (1990, p. 127) que les représentation sociale sont « des principes générateurs de prises de position qui sont liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux ». Autre exemple, Moscovici (1976) étudiant les représentation sociale de la psychanalyse releva l'influence de l'adhésion au communisme sur celles-ci. Les individus proches de l'idéologie Marxiste avaient, en effet, tendance à considérer la psychanalyse comme une pseudoscience, d'origine Américaine, ayant pour objectif d'individualiser la société et d'ainsi d'éloigner le peuple de toute lutte collective et prolétaire. La vision de l'homme qu'ils lui attribuaient (un homme centré sur lui-même et ses désirs) ne « collait » pas avec l'idéal communiste.

« une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la constitution d'une réalité commune à un ensemble social »

Étudier une telle représentation revient donc autant à étudier la structure cognitive qu'elle constitue, que son ancrage social. Ainsi, par rapport à un même objet de l'environnement, les individus reçoivent diverses informations alors sources de communications. Suite à ces interactions répétées, les individus vont alors conserver en mémoire, interpréter, compléter et réorganiser celles-ci différemment selon la place de leur groupe dans la société. Ainsi, « toutes les représentations sont à l'interface entre deux réalités : la réalité psychique, avec les connections qu'elle a avec le royaume de l'imagination et des sensations, et la réalité extérieure qui se situe dans une collectivité et est sujette aux règles du groupe. » (Moscovici, 1988, p. 220). Appréhender de manière exhaustive une représentation sociale ne consiste donc pas « simplement » à faire état des croyances et attitudes associées à une thématique précise, étant donné la pluralité des facteurs impliqués dans sa formation.